

—*Accueillir des Anglais ! Par saint Denis !* je le jure, il n'en recevra pas d'autres ; il ne sera plus libre d'aller au-devant d'eux : tout ami des Anglais est traître à moi et à la France. Eh ! duc de Bretagne, êtes-vous donc si peu maître dans vos Etats, qu'on y puisse ainsi recevoir des ennemis ?.....Est-ce que mes ennemis ne seraient pas les vôtres ?

—Mon seigneur ne peut douter que ses ennemis ne soient les miens et que mes amis ne lui soient tous dévoués. Moi, je n'ai pas été élevé à la cour d'Henri d'Angleterre ; moi, je ne reçois de lui ni présents, ni hommes d'armes, ni gages.

—Par le sang de Dieu ! ce n'est pas assez que vous n'en receviez pas, il ne faut pas qu'un seul homme en Bretagne en reçoive ! Et en prononçant avec feu ces paroles, le visage de Charles n'avait plus l'expression de douceur qui lui était habituelle ; son regard, ordinairement tendre et langoureux, s'était animé, et des couleurs avaient fait disparaître sa pâleur.

Le duc de Bretagne s'aperçut de l'indignation que le seul nom d'Anglais inspirait au roi de France ; il résolut de se servir de la reconnaissance que Gilles conservait au roi d'Angleterre pour le perdre : il avait vu que c'était le plus sûr moyen, et se promettait bien d'y revenir.

—Beau cousin, nous reparlerons de cette affaire, dit Charles. Mais aujourd'hui ne pensons qu'à la joie ; il ne faut pas que ma belle cousine trouve l'ennui auprès de nous. Que dirait-elle de la France, si, à notre cour, elle n'entendait que de graves discussions ? Alors elle regretterait peut-être les montagnes d'Ecosse.

Malgré mon amour pour mon pays, répondit Isa-